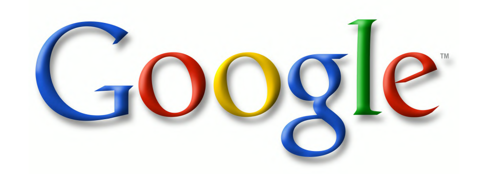



3225
24
WIDENER LIBRARY
HX 789H 8
Digitized by Google


3225.24
SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
FROM THE BRIGHT LEGACY.
Received 6 July 1883
Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of
JONATHAN BROWN BRIGHT
of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.
Digitized by Google



LES NOMS PROPRES

ASSYRIENS.

LES NOMS PROPRES

ASSYRIENS

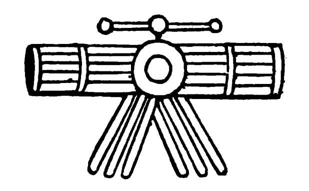
RECHERCHES

SUR LA

FORMATION DES EXPRESSIONS IDÉOGRAPHIQUES

par

M. JOACHIM MÉNANT.



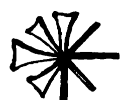
PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE BENJAMIN DUPRAT

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT

7, Rue du Cloître-St.-Benoît.

JANVIER 1861



§ I. Les noms propres présentent, dans leur idiome originel, des articulations que tous les idiomes doivent reproduire ; aussi, quand ils passent d'une langue dans une autre, on ne les traduit pas, on les transcrit. C'est cette transcription des noms propres qui a permis de retrouver toutes les langues oubliées dont les recherches modernes évoquent le souvenir.

Les noms des rois Achéménides que les Grecs nous avaient fait connaître, déterminés par un heureux hasard dans le texte arien des inscriptions trilingues de la Perse, ont permis à Grotefend de retrouver la langue nationale de l'Iran. Puis, la connaissance du texte arien servit pour lire les deux autres langues. On détermina les groupes qui reproduisaient les noms propres, et on chercha dans ces groupes les signes qui devaient servir à reconstruire l'alphabet. Le texte assyrien des inscriptions trilingues, maltraité par le temps, ne contenait pas, sans doute, tous les noms propres conservés par l'original arien ; toutefois il en restait encore un certain nombre (quatre-vingt-dix) qui pouvaient servir de base aux études. Parmi ces noms, il y en avait de provenance différente : ainsi, on trouvait des noms d'origine perse transcrits en assyrien, et des noms d'origine assyrienne transcrits en perse. La compa-

raison de la manière dont les transcriptions se faisaient, dans les deux langues, fit connaître les difficultés qui entravèrent les progrès de la science et amena les moyens de les résoudre.

On sait que les trois langues ne procèdent pas du même système graphique. Bien que le clou ou le coin paraisse être l'élément commun de tous les caractères, l'*apex* n'est qu'un accident résultant de la manière de les tracer. L'écriture du texte arien, que l'on appelle pour cette raison l'*écriture arienne*, est *alphabétique ;* chaque lettre est représentée par un signe spécial qui correspond à une voyelle ou à une consonne. L'écriture du texte assyrien, que l'on appelle, par opposition à celle de la première colonne, l'*écriture anarienne*, procède d'un autre principe : elle est à la fois *syllabique* et *idéographique ;* c'est-à-dire qu'il y a des signes pour exprimer les syllabes, et des signes pour exprimer les idées. Si ces signes étaient différents les uns des autres, les difficultés seraient doublées sans doute ; mais enfin elles n'auraient entraîné aucune complication dans la lecture, tandis que, s'il y en a qui ne paraissent avoir qu'une valeur phonétique, et d'autres qu'une valeur idéographique, le plus grand nombre a souvent, dans les mêmes phrases et quelquefois dans le même mot, tantôt un rôle phonétique, tantôt un rôle idéographique ; il en résulte une complication sérieuse et un embarras extrême pour savoir quand il faut lire un signe avec l'une ou l'autre de ces valeurs. Enfin, quand on a la certitude d'être en présence d'un signe qui doit être lu phonétiquement, on se demande encore comment on pourra distinguer la valeur phonétique de la valeur idéographique qu'il peut avoir, puisque ces deux valeurs sont souvent exprimées l'une et l'autre par des syllabes.

Le système graphique des Assyriens diffère donc de tous ceux qui sont généralement employés aujourd'hui, et pourtant

c'est le même système qui sert pour écrire le texte de la seconde colonne des inscriptions trilingues, bien que la langue exprimée par ces caractères soit entièrement différente de l'assyrien. C'est aussi le même système qui sert à exprimer, à Vân et à Suse, deux idiomes inconnus dont on peut déjà articuler les mots avant d'en comprendre le sens. Enfin, on a découvert des monuments qui attestent que ce système a été employé en Assyrie pendant plus de quinze siècles. C'était donc, dans ces temps reculés, le système graphique des peuples de la haute Asie. Un système d'écriture, qui a été si long-temps et si généralement employé, ne peut être l'œuvre du caprice ni du hasard ; quelque bizarres que soient les formes qu'il pourra nous présenter, elles ne sont que le résultat du développement d'un principe logique et régulier qui avait sa raison d'être dans des causes qui nous échappent peut-être, mais dont les résultats ne sont pas moins rationnels et nécessaires.

Les considérations philologiques les plus sérieuses nous ont appris, en outre, que les Assyriens n'étaient pas les inventeurs de ce principe graphique : ils l'ont emprunté à un peuple, ou il leur a été imposé par un peuple qui ne parlait pas leur langue, qui ne parlait pas même une langue sémitique, de sorte que les Assyriens éprouvèrent un sérieux embarras pour écrire leur idiome avec ces signes allogènes, et nous ont laissé les difficultés les plus ardues pour faire revivre leur pensée en présence des caractères qui devaient l'exprimer. Les explorateurs de ces ruines se sont donc trouvés aux prises avec deux genres de faits qu'il ne faut pas confondre : ils avaient une écriture à retrouver, une langue à reconstruire. Il fallait non-seulement ramener les signes graphiques à des combinaisons connues, mais encore justifier le mot et la phrase qui devaient caractériser l'idiome qu'on allait ressusciter. Lorsqu'ils eurent triomphé de ces obstacles pour

eux-mêmes, ils éprouvèrent un embarras non moins sérieux pour faire comprendre le résultat de leur découverte.

S'agit-il de donner une idée du génie de la langue assyrienne? Cette langue, qui appartient à la famille des langues sémitiques, s'exprime aisément avec les caractères sémitiques, et les difficultés qui naissent de l'écriture disparaissent en passant par cette transcription; mais alors on ne rend pas toujours les caractères qu'on a sous les yeux, et les philologues étrangers à ces études auxquels on fait part de ces découvertes, après avoir accepté le mot dans sa forme sémitique, le cherchent en vain dans le texte où il se cache sous des caractères qui ne paraissent plus répondre à cette transcription.

S'agit-il au contraire de transcrire les signes de cette écriture, et de suivre leur succession dans le texte? Les caractères phonétiques assyriens, inventés par un peuple étranger aux habitudes sémitiques, se rendent aisément en combinant les caractères latins plus ou moins altérés de manière à former des groupes qui répondent, syllabe pour syllabe, aux caractères assyriens; mais alors le génie de la langue disparaît sous cette forme nouvelle qui défigure les langues sémitiques les plus connues.

Enfin ni les caractères sémitiques, ni les caractères latins ne peuvent exprimer le jeu des signes idéographiques qui ont une si grande importance dans l'écriture assyrienne. C'est en vain que nous avons recours à des expédients étrangers à nos habitudes graphiques pour en indiquer la présence: nous ne parvenons jamais à en faire comprendre le rôle et surtout la nécessité; aussi ce qu'il y a d'original et de caractéristique dans l'écriture et dans l'idiome nous échappe au milieu de ces travestissements, qui ne semblent révéler que des embarras ou des difficultés.

Toutes ces difficultés, cependant, ont été plus ou moins heu-

reusement surmontées à mesure que les progrès du déchiffrement en faisaient sentir la présence : c'est déjà beaucoup, dans une exploration de cette nature, d'avoir conscience des obstacles ; dès qu'on les voit, le moyen de les surmonter se fait rarement attendre ; tant qu'ils sont inaperçus, naturellement on ne s'en préoccupe pas, et ils restent sans solution. La comparaison des procédés qui ont servi à exprimer ou à transcrire les noms propres renfermés dans les textes assyriens va successivement nous révéler les difficultés les plus sérieuses qui embarrassent la lecture de ces textes et nous fournir les moyens de les résoudre.

§ II. Voyons d'abord comment les Assyriens transcrivaient les noms perses ? Le nom de Darius nous est connu sous la forme grecque Δαρειος et sous la forme hébraïque דריוש. Nous savons aujourd'hui, par le texte de la première colonne, que le nom de ce monarque s'écrivait :

D A R Y V U S.

Les Assyriens l'ont transcrit assez fidèlement dans le groupe suivant :

DA - RI - YA - VU US.

Chaque signe répond, en effet, à une articulation perse assez religieusement conservée. Les Assyriens avaient même poussé

le scrupule jusqu'à exprimer, à côté des articulations syllabiques propres à leur langue, la voyelle que le caractère comportait déjà ; ils écrivaient alors :

DA A - RI - YA A - VU US.

Mais le système phonétique assyrien comporte encore un autre ordre de caractères, pour exprimer des syllabes composées résultant de la contraction phonétique de deux syllabes simples, dont la première se termine par la voyelle qui commence celle qui la suit : c'est ainsi que *vu us*, donne la syllabe complexe *vus* exprimée par un signe spécial. Aussi, d'après la forme la plus ordinaire d'écrire le nom de Darius, on supprime les voyelles et l'on se sert du signe de la syllable complexe, ce qui donne alors le groupe :



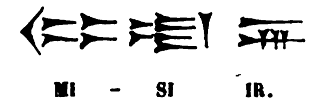
DA - RI - YA - VUS.

Il en est de même des autres noms propres perses reproduits dans le texte assyrien. Nous avons ainsi la transcription du nom des aïeux de Darius, de ses descendants, des satrapies qu'il avait créées et des différents personnages qui ont illustré son règne. Dès qu'on a été fixé sur la nature syllabique des caractères assyriens, on put se convaincre que, si ces signes étaient trop nombreux pour répondre aux exigences d'un alphabet ordinaire, il n'y avait pas cependant d'*homophones*, chaque signe correspondant à des valeurs distinctes. Le même caractère syllabique

simple répond toujours à la même articulation dans la transcription des noms propres. Ainsi, le signe qui exprime le *Da*, dans le nom de Darius, et qui occupe, par conséquent, la première place, se trouve à la seconde dans le nom de la Médie :

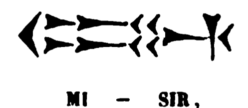
MA - DA - AI,

et ainsi de suite dans les autres noms : chaque signe avait donc une valeur bien déterminée et rien qu'une valeur. Mais il n'en est pas ainsi des signes qui répondent à des articulations syllabiques complexes : ces signes peuvent représenter deux ou plusieurs articulations différentes. Ainsi, le nom de l'*Égypte* est transcrit en caractères simples dans les textes ninivites, d'une manière fort satisfaisante ; en effet, nous avons pour l'écrire les trois caractères suivants :



MI - SI IR.

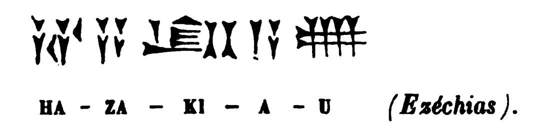
Mais les deux dernières syllabes simples peuvent se contracter, et lorsque les Assyriens se servent de la syllabe complexe, ils emploient le même caractère que celui qui exprime l'articulation contractée *vu-us* dans le nom de Darius. De sorte que nous avons, dans les inscriptions trilingues, pour représenter le nom de l'Égypte, le groupe :



MI - SIR,

dans lequel le dernier signe a les deux valeurs de *vus* et de *sir*. Il en est de même pour d'autres signes, qui représentent des syllabes complexes, dont l'articulation est assurée par la forme originale que nous donne le texte arien. Ainsi, le caractère , qui a la valeur d'une syllabe simple, *ut*, et qui n'a que cette valeur simple, exprimera aussi les deux valeurs complexes de *par* et de *tam*. Le caractère a les deux valeurs de *sat* et de *lat*, sans parler du signe qui a, dans le même nom, les deux valeurs de *man* et de *nis*.

Voyons maintenant comment, en-dehors des inscriptions trilingues, les Assyriens transcrivaient les noms étrangers à l'Assyrie. — Lorsque les progrès qui s'accomplissaient toujours, malgré les difficultés du déchiffrement, eurent permis de lire les inscriptions unilingues de Babylone et de Ninive, on trouva, non-seulement, dans ces textes, des noms que les inscriptions trilingues nous avaient fait connaître, tels que la *Médie*, l'*Égypte*; mais on y trouva également des noms si peu défigurés qu'il n'était pas nécessaire d'avoir une traduction en regard pour les reconnaître, quand les textes grecs ou hébraïques nous en avaient assuré la transcription. Il suffit, du reste, de citer quelques-uns de ces noms propres pour s'en convaincre. Ainsi nous trouvons, parmi les noms d'hommes, ceux de :



HA - ZA - KI - A - U *(Ezéchias)*.

YÀ – U – A (*Jéhu*);

AB – DI – MI IL – KU UT – TI (*Abdimelech*).

Les noms de villes nous fournissent les groupes suivants :

AS – KA – LU – NA (*Ascalon*);

DI – MAS – KA (*Damas*);

SA – RI IP – TAV (*Sarepta*);

HA – MÁ AT (*Hamath*);

UR – SA – LI IM – MI (*Jérusalem*).

Parmi les noms de provinces, nous trouvons les groupes suivants :

KAL – DI (*La Chaldée*);

YA - U - DA - A (*La Judée*);

VAN - NA - AI (*Le pays de Vân*).

Enfin, il était impossible de ne pas reconnaître, dans le groupe suivant, le nom de cette montagne qui fournissait, depuis l'antiquité la plus reculée, des cèdres pour la construction des palais de Ninive et de Babylone :

LAB - NA - NA (*Le Liban*).

Les noms d'origine sémitique, étrangers à l'Assyrie, nous ont révélé les articulations que la transcription arienne ne pouvait nous apprendre; et le nombre des noms propres, dont la transcription nous a été ainsi fournie par les inscriptions trilingues et par les inscriptions de Ninive et de Babylone, s'est trouvé suffisant pour nous faire connaître toutes les difficultés et toutes les ressources du système phonétique. A l'aide de ces données, nous avons pu reconstruire le syllabaire assyrien, et déterminer toutes les articulations simples nécessaires à la langue. Ces articulations, limitées du reste, ne comportent pas d'équivoque. J'ai dressé la liste des caractères qui les représentent; la valeur de chacun d'eux ne me paraît plus soulever aujourd'hui d'objections sérieuses.

Les signes qui expriment les syllabes composées nous ont offert,

dans les inscriptions de Ninive et de Babylone, les mêmes difficultés qu'à Persépolis. Si nous avons des signes monophones, en ce sens qu'ils ne répondent qu'à une seule articulation simple, nous avons également des signes polyphones qui répondent à deux ou plusieurs articulations syllabiques complexes. Ainsi, si nous retrouvons le signe , qui figure dans le nom de *Darius* et de la *Médie*, avec la même articulation dans le nom de la *Judée*, nous trouvons le signe avec les articulations de *kal* et de *lab* dans les noms de la *Chaldée* et du *Liban*. Partout où ils se rencontrent, les signes qui expriment des syllabes complexes sont plus ou moins polyphones.

Je n'ai pas à revenir sur les difficultés que la polyphonie avait fait naître. Je me suis expliqué sur les moyens de les résoudre, en dressant les bases du syllabaire assyrien ; il me suffit de rappeler que, pour avoir la certitude de la valeur d'un signe qui exprime une syllabe complexe, il faut trouver ce signe traduit dans le même groupe par ses éléments simples. S'il figure dans des mots différents avec des valeurs différentes, alors le caractère est polyphone. Ce qui donne la certitude de la polyphonie donne donc les moyens d'expliquer les caractères polyphones ; c'est une affaire de patience et de temps ; les textes assyriens sont assez nombreux pour qu'on puisse trouver toutes les syllabes complexes exprimées par leurs éléments simples.

§ III. La polyphonie fut sans doute une des plus graves difficultés dont la lecture des textes assyriens pouvait être embarrassée à son origine ; mais il devait cependant y en avoir de plus sérieuses encore.

Examinons comment les Assyriens écrivaient, dans leur idiome, les noms propres dont les textes perses nous donnent la transcription. Le rocher de Bisitoun présente quatre noms propres d'homme d'origine assyrienne : ce sont les noms d'*Aniris*, de *Nidintabel*, de *Nabonide* et de *Nabuchodonosor*. Il était naturel de croire que les Perses, avec leur système graphique essentiellement phonétique et littéral, avaient dû rendre, autant qu'il leur était possible, les sons qu'ils entendaient de la bouche des Assyriens. On devait donc s'attendre à trouver, dans le texte de la troisième colonne des inscriptions trilingues, ces noms écrits avec leur forme originelle et avec leur articulation véritable. Ces conjectures ne se réalisèrent pas.

Le nom d'Aniris seul est conforme au procédé de transcription ordinaire : au perse *Anira* correspond, en effet, le groupe :

A - NI - RI '.

Le nom de Nidintabel ne répond qu'en partie à la transcription phonétique ; les trois premiers caractères expriment bien l'articulation qu'on doit présumer ; mais les deux derniers s'en écartent étrangement : en effet, au perse *Nadintabaira* correspond le groupe :

NI - DIN - TAV. *AN* - *IN*,

qu'on lit ainsi, en appliquant à chaque signe une valeur phonétique.

Le nom de Nabonide présente une défiguration beaucoup plus grande ; au perse *Nabunaita* correspond le groupe :

AN - PA . I,

dans lequel il faut pourtant bien reconnaître l'expression assyrienne du nom de Nabonide.

Enfin, au perse *Nabukudracara* correspond le groupe :

AN - PA . SA - DU . SIS.

qu'il faut bien accepter encore comme l'expression assyrienne du nom de Nabuchodonosor.

Les noms de la *Susiane*, de *Babylone*, du *Tigre* et de l'*Euphrate* offrent le même phénomène. C'est donc ici que nous attendent de nouvelles difficultés, et qu'on peut se demander comment on a été conduit, en-dehors des inscriptions trilingues, à lire un nom qui présentait des formes aussi bizarres. Nécessairement on a cherché partout des renseignements pour résoudre ce problème ; il ne fallait négliger aucun indice pour corroborer ces premières lectures. De même que l'archéologie et l'histoire avaient servi pour découvrir les noms des rois Achéménides avant qu'on ait pu se rendre compte de l'alphabet arien, de même elles servirent d'abord à déterminer des noms assyriens dans des groupes de caractères dont les valeurs phonétiques étaient loin de répondre à l'articulation qu'on devait leur supposer.

Quelques inscriptions ninivites renfermaient deux noms bi-

bliques, que la transcription assyrienne permettait facilement de reconnaître : c'étaient les noms d'*Ézéchias* et de *Juda*. Or, on sait que le roi ninivite qui s'est trouvé en rapport avec Ézéchias ne pouvait être que Sennachérib. On *devina* ainsi que le nom royal, dont on voyait les caractères sur le palais de Koyoundjik, devait être celui de ce monarque, et l'on prononça Sennachérib le groupe suivant, qu'on lisait :



AN - IS. KUR-MIS. SU.

Il était difficile de comprendre comment les caractères assyriens pouvaient se prêter à une telle transformation. La lecture de ces noms offrait donc à l'origine les formes les plus extraordinaires : il fallait, pour les expliquer, admettre que les Perses n'avaient pas transcrit ce qu'ils entendaient, ou que les Assyriens n'avaient pas écrit ce qu'ils prononçaient, ou enfin que la valeur des signes subissait d'étranges écarts.

En présence de pareilles difficultés, le colonel Rawlinson déclarait qu'il n'avait nommé les rois dont il voyait les noms écrits sur les marbres de Ninive, que pour les besoins de l'identification ; et M. Oppert, malgré la hardiesse que l'on suppose à ses interprétations, s'exprimait ainsi : « Il faut avouer franchement que l'on n'a lu, jusqu'à présent, les noms de Sardanapale, Tiglat-Pileser, Phul, Salmanassar, Sennachérib, Assarhaddon, Saosdouchin, Kiniladan, Nériglissor, Bélochus et d'autres, que parce qu'on avait des raisons de croire qu'ils se retrouvaient dans un groupe donné. Mais partout où nous n'avons pas d'indices en-dehors des inscriptions cunéiformes, et lorsque les tablettes de Ninive

nous font défaut, il ne reste plus qu'à confesser notre incertitude (1). »

Après cet aveu, on était bien en droit de douter des traductions d'une langue dont on ne lisait pas les noms propres. Et pourtant tout ce mystère devait finir par s'expliquer un jour : car, en m'appuyant sur les travaux mêmes de MM. Rawlinson et Oppert, je crois pouvoir arriver à démontrer qu'on doit lire les noms propres assyriens qui ne nous sont connus que par les textes de Ninive et de Babylone, avec autant de certitude sur leur véritable articulation assyrienne, que si leur prononciation nous avait été transmise par les transcriptions grecques ou hébraïques les moins altérées.

La comparaison des textes avait révélé l'existence de signes isolés, qui jouaient un rôle idéographique, et qui avaient ainsi une valeur phonétique différente de celle que leur rôle syllabique semblait leur imposer. On ne tarda pas à se convaincre que les groupes qui présentaient une suite de signes, qui s'éloignaient autant de l'articulation qu'on devait soupçonner dans l'ensemble, relevaient d'un principe analogue. Il était évident que le système idéographique de cette écriture s'appliquait, non-seulement à un signe isolé, mais encore à une suite de signes plus ou moins considérable. De telle sorte que le système graphique des Assyriens présentait deux manières pour rendre la pensée : il permettait de peindre des images, ou d'écrire des sons.

On a confondu pendant long-temps le principe idéographique de l'écriture anarienne avec le fait de la polyphonie : les difficultés les plus inextricables devaient en surgir : la polyphonie ne suffisait pas pour expliquer les groupes idéographiques ; car on ne pouvait chercher, dans les valeurs phonétiques de chaque

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 106.

signé, des articulations en rapport avec l'idée que l'ensemble devait fournir, sans tomber dans les méprises les plus évidentes, et sans arriver enfin à la confusion la plus déplorable qu'un système d'écriture pourrait offrir. Mais, pour bien comprendre la nature de cette difficulté, il faut la saisir à son origine, et les moyens de la résoudre se présenteront d'eux-mêmes à mesure que seront mieux comprises les exigences d'un système d'écriture à la fois idéographique et phonétique, et les combinaisons auxquelles peut aboutir le mélange des caractères pris avec l'une ou l'autre de ces valeurs.

§ IV. Voyons d'abord quels sont les moyens que ce système graphique peut offrir pour l'expression d'une idée simple. Si une idée simple en assyrien peut être exprimée de deux manières, c'est-à-dire par son monogramme ou par sa transcription, il est évident qu'elle ne comporte pas d'autre manière de se produire; elle devra donc nécessairement se présenter sous l'une ou l'autre de ces formes :

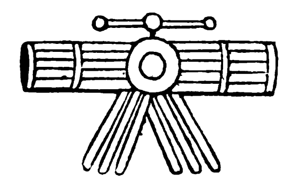
1°. Expression idéographique;
2°. Expression phonétique.

Ainsi, pour exprimer l'idée de Dieu, — je trace son image, en reproduisant plus ou moins habilement le type consacré, — ou bien j'écris son nom, en me servant des caractères qui en rendent l'articulation.

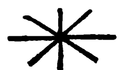
L'image de Dieu, telle que les monuments assyriens nous l'ont fait connaître, c'est le buste humain passé dans un disque orné des appendices ornithomorphes.



Quelquefois le buste a disparu, et il ne reste plus que le disque orné des appendices.



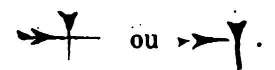
Cette image s'altéra à son tour pour faire place à des lignes qui en indiquaient pour ainsi dire l'esquisse ;



puis l'*apex* se dessina : l'écriture devint cunéiforme ;



enfin, on simplifia un caractère aussi compliqué, et il ne resta plus que les traits nécessaires pour rappeler l'image primitive :



Ces symboles, en passant dans l'écriture, devinrent tout à la fois des monogrammes et des signes syllabiques. — Monogrammes, ils expriment pour nous, comme pour les antiques habitants de la Haute-Asie, l'idée de Dieu : ils traduisent le perse *Baga*. — Signes phonétiques, ils expriment, dans toutes les langues qui se sont servies du système d'écriture anarien, la syllabe *an :* c'est, du moins, la valeur qui résulte du dépouillement des noms propres perses, transcrits dans le texte médo-scythique et dans le texte assyrien des trilingues. La comparaison de la valeur syllabique des mêmes signes, dans les deux textes, servira à fixer d'une manière positive la valeur syllabique, que je serais tenté d'appeler la valeur syllabique *absolue* des signes du syllabaire anarien, puisque les valeurs assyriennes qui s'écartent des valeurs médo-scythiques ne peuvent provenir que de la puissance idéographique des signes.

En effet, si l'idée de Dieu était attachée au même symbole dans toutes les langues anariennes, le nom de Dieu devait varier suivant les idiomes dans lesquels il était exprimé. Aussi le texte perse nous montre le même mot *Baga* traduit par des articulations différentes dans les langues anariennes : — les Médo-Scythes disaient *Anap ;* — les Assyriens se servaient de l'articulation sémitique qui représentait, dans toutes les langues de la même famille, l'expression abstraite de la Divinité. Il y a plus, le syllabisme de l'écriture assyrienne nous a donné la certitude de la prononciation du mot jusque dans les voyelles avec lesquelles les consonnes sémitiques devaient s'articuler. Nous avons, en hébreu et en chaldéen, אלה ; en syriaque, ܐܠܗܐ ; en arabe, الله ; mais en assyrien,

I LU.

Je dois ajouter ici un fait propre à la nature idéographique de l'écriture assyrienne. Il peut arriver quelquefois que la même idée soit rendue par deux ou plusieurs monogrammes, provenant de deux hiéroglyphes différents. Il devait en être ainsi pour les idées susceptibles d'être représentées par plusieurs symboles : ainsi le mot *Roi* est exprimé, en assyrien,

par le signe ou par le signe .

Ces deux symboles expriment bien réellement la même idée, puisqu'ils sont traduits, dans les inscriptions trilingues, par le perse *Kchatiya*. Quant à l'articulation de ces monogrammes, elle a été long-temps indécise ; M. de Saulcy nous l'a fait connaître le premier ; elle nous est donnée par la légende des fenêtres de Persépolis, où le même mot *Kchatiya* est rendu par le groupe phonétique



SAR — RU.

L'idée de roi, malgré sa double représentation idéographique, nous est donc connue sous ses deux formes : nous avons son expression idéographique et son expression phonétique : la certitude de son articulation assyrienne est complète.

Il existe en assyrien un certain nombre d'idées qui sont ainsi exprimées par un ou plusieurs symboles différents ; leur transcription syllabique aboutit cependant toujours à un groupe

phonétique unique ; mais, en général, la pensée n'a pas cette abondance d'expression. Les textes, dans l'état actuel des découvertes, sont au contraire loin de nous avoir fait connaître tous les monogrammes assyriens avec leur expression phonétique. Tantôt on trouve le monogramme, on en comprend la signification, mais l'articulation assyrienne se fait attendre ; tantôt au contraire c'est l'articulation phonétique qui se présente d'abord, le monogramme est à chercher.

Les inscriptions trilingues ont donné la certitude de la signification et de la transcription assyrienne d'un certain nombre de monogrammes qui répondent aux idées de *père*, *mère*, *fils*, *frère*, *pays*, *maison*, *porte*, *grand*, *puissant*, etc., etc., et nous ont ainsi appris que les Assyriens se servaient tantôt du monogramme, tantôt de la transcription pour exprimer leur pensée : il fut dès-lors facile de généraliser ces données et d'en faire l'application aux textes de Babylone et de Ninive.

Les inscriptions unilingues nous ont présenté, comme les inscriptions trilingues de la Perse, les mêmes phénomènes, les mêmes résultats. On y a d'abord reconnu les mêmes monogrammes qui jouaient le même rôle, qui remplissaient les mêmes fonctions et qui s'échangeaient également avec leur expression phonétique. On y a reconnu, de plus, de nouveaux monogrammes dont la valeur n'était pas corroborée par un texte qui traduisait l'une ou l'autre de leurs expressions, et quelquefois même toutes les deux, mais dont la signification n'était pas moins sûre. On pouvait s'en convaincre en comparant les passages parallèles qui reproduisaient la même pensée, et qui représentaient tantôt le monogramme, tantôt son expression phonétique.

Parmi les noms de villes que le signe [illegible] désignait à

l'attention avec cette signification, dans les monuments de Khorsabad, on trouve fréquemment le nom d'une cité exprimé par ce signe unique :

;

c'est son expression idéographique. Or, ce signe s'échange avec le groupe suivant :

NI NU A ;

c'est son expression phonétique.

L'échange de ces deux expressions, pour désigner la même localité, fut indiquée par M. Botta long-temps avant qu'on eût découvert l'articulation des signes phonétiques. Quand les progrès du déchiffrement permirent d'appliquer aux trois caractères que nous venons de citer leur valeur syllabique, on trouva l'expression *Ni-nu-a.* Il fut facile de reconnaître dans ces articulations le nom de la capitale de l'empire d'Assyrie, dont les textes hébraïques nous avaient conservé la transcription נינוא; c'était Ninive.

La transcription hébraïque était-elle nécessaire pour nous donner la certitude de l'articulation assyrienne du nom de cette vieille cité? — Sans doute, à l'origine; mais les faits de ce genre nous ont appris qu'il ne peut y avoir que deux manières d'exprimer la pensée, et lorsque les textes donneront ces deux formes, la certitude sera complète et n'aura plus besoin d'être corroborée par une défiguration grecque ou hébraïque.

§ V. Mais les faits ne se produisent pas toujours aussi simplement ; de là de nouvelles difficultés qui compliquent les interprétations, et qui ne leur enlèvent cependant rien de leur évidence.

On a quelquefois besoin du concours de deux signes idéographiques pour exprimer une idée simple ; et, pour rendre notre démonstration plus sensible, nous suivrons les caractères déjà connus dans les nouvelles complications qui vont en embarrasser la lecture. Ainsi, ce n'est plus l'idée de Dieu en général qu'il s'agit d'exprimer, c'est telle divinité particulière qui remplit un rôle spécial dans le polythéisme assyrien.

Le système graphique anarien nous laisse encore entrevoir l'habitude d'exprimer de deux manières le nom de cette divinité : idéographiquement et phonétiquement. Seulement l'élément idéographique sera nécessairement composé de deux caractères, unis de telle sorte qu'ils ne devront qu'à leur réunion leur signification idéographique, sans qu'aucun d'eux, pris isolément, puisse répondre syllabiquement à la valeur de l'ensemble. On appelle ces groupes des *idéogrammes*. Lorsque ces suites de signes ne pourront se scinder, je les nommerai des *idéogrammes simples* pour les distinguer des *idéogrammes complexes,* dont nous nous occuperons par la suite.

Voyons donc, par exemple, comment en assyrien on a exprimé idéographiquement le nom du *dieu de l'onction royale*. Nécessairement on a tracé d'abord le monogramme divin, que nous connaissons déjà sous toutes ses formes ; puis on y a ajouté le symbole qui le caractérise. C'était primitivement un *lecythus*, dont on peut deviner la forme dans le caractère hiératique 凸

qui a donné naissance au signe [cuneiform], que l'on retrouve dans toutes les inscriptions de Ninive et de Babylone; la réunion de ces deux caractères exprimera donc le dieu de l'onction royale. Le premier a la valeur syllabique de *an*, le second celle de *pa*, et pourtant *Anpa* n'est pas le nom de cette divinité. Nous savons déjà que les valeurs idéographiques n'ont aucun rapport phonétique avec la valeur syllabique des signes: aussi pour indiquer, dans les transcriptions en caractères latins, qu'un groupe de signes assyriens doit être pris avec sa valeur idéographique, on se sert, pour transcrire les signes, de lettres majuscules et on le figure ainsi :

AN - PA.

Maintenant, pour pouvoir nommer ce dieu par son articulation assyrienne, il a fallu rencontrer, à la place du groupe idéographique, une suite de caractères phonétiques qui ait permis de l'exprimer. Or, on a trouvé le groupe suivant :

NA - BI - UV,

que les Assyriens nous ont appris à prononcer

NA - BU - U.

Ce nom divin nous est donc connu sous ses deux formes : ***AN-PA*** est l'expression idéographique ; Nabou est l'expression phonétique. C'est le dieu Nébo, dont le nom nous a, du reste, été transmis par la Bible, נבו ; c'est une des plus puissantes divinités de cette théogonie nouvelle à laquelle les inscriptions nous initieront un jour.

Les deux signes qui expriment idéographiquement ce nom divin sont essentiels pour son expression. Le premier signe n'est pas ici un *indicatif aphone*, qui laisserait au second toute la puissance d'expression nécessaire pour désigner la divinité : les textes assyriens nous en ont donné la preuve.

En effet, Nébo est non-seulement *le dieu de l'onction royale*, mais encore il paraît être le *dieu de l'action*, le *dieu qui dirige* ou qui *surveille*. A ces rôles différents correspondent des attributs différents, et chacun de ces attributs peut évidemment caractériser la même divinité. Nébo pourra donc être caractérisé par le signe , qui répond à l'idée de faire ou d'agir, et qui a la valeur syllabique de *ak*. Ce signe pouvait provenir de l'image d'une herse, ainsi que paraît l'indiquer le signe hiératique , dont nous connaissons tous les dérivés dans les différents styles de Ninive et de Babylone. Nous aurons donc un idéogramme nouveau,



AN - AK,

qui se trouve encore traduit phonétiquement par les groupes *Nabiuv* ou *Nabuu* : ***AN-PA*** ou ***AN-AK***, c'est donc toujours Nabu.

Le nom de la plupart des divinités assyriennes se forme idéographiquement de la même manière. C'est toujours le monogramme divin, accompagné de l'attribut qui caractérise la divinité spéciale qu'on voulait nommer ; l'expression phonétique s'est déduite par la comparaison des passages parallèles. Les transcriptions étrangères ne sont pas toujours venues appuyer la lecture assyrienne ; mais quand ces noms ont été connus sous leurs deux formes, la certitude de l'articulation phonétique n'en a pas moins été complète. Nous citerons encore, parmi les principales divinités du panthéon assyrien :

AN - UT, *le Soleil ;* prononcez : *Samas*.

AN - IS, *la Lune ;* — *Sin*.

AN - BAR, *Hercule*, — *Ninip*.

AN - NA, *Oannes ;* — *Anu*.

AN - IM, *Ao ;* — *Hu*.

Ces quelques citations suffisent pour qu'on soit bien convaincu que le signe , par exemple, n'a que deux valeurs en

assyrien, une valeur phonétique et une valeur idéographique, et que la valeur syllabique ne change pas suivant les groupes dans la composition desquels il peut figurer.

La lecture des idéogrammes, composés de deux ou plusieurs caractères, n'offre donc pas de difficultés plus grandes que la lecture des monogrammes; et lorsque ces suites de signes sont traduites par des caractères phonétiques, la lecture assyrienne n'a pas besoin d'être appuyée par une défiguration étrangère. Nous en aurons la preuve dans un exemple qui nous paraît bien convaincant.

Les anciens rois d'Assyrie prenaient souvent un titre qui nous est connu dans ses deux expressions : ils se disaient *Rois de Sumir et d'Accad,* ou plutôt *Rois des Sumirs et des Accads.*

Le nom de Sumir s'écrit par un groupe de deux signes :



SUMIR ;

c'est son expression idéographique ; mais il s'écrit également par un groupe de trois signes :

SU – MI – RI ;

c'est son expression phonétique.

Le nom d'Accad s'écrit par un groupe de deux signes :



AKKAD :

c'est son expression idéographique ; mais il s'écrit également par un groupe de quatre signes :

𒀭𒆠𒆠𒁲𒄿 (cuneiform signs)

AK - KA - DI - I ;

c'est son expression phonétique.

Si les noms de ces deux localités ne s'étaient rencontrés que sous une de leurs formes, l'embarras eût été grand : — si nous eussions été en présence de la forme idéographique, la difficulté eût été insurmontable ; il y a plus, ces signes ne paraissent pas avoir de rôle en-dehors de l'expression de ces localités : — si nous eussions été en présence de l'expression phonétique, on aurait pu soupçonner que l'ensemble des signes cachait une suite idéographique, dont on ignore encore la loi de formation. Mais heureusement nous avons les deux formes : il n'y a donc pas à hésiter pour leur véritable articulation.

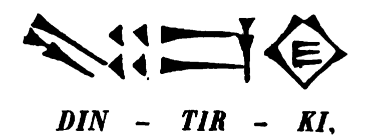
Sumir n'est connu par aucune transcription étrangère ; les inscriptions seules nous révèlent le nom de ce pays, dont les souverains d'Assyrie se vantaient d'être rois.

Accad, au contraire, nous est connu par une transcription hébraïque, אכד ; c'est une des quatre villes désignées avec Babylone au chapitre IX, ℣ 10 de la *Genèse*.

Faut-il avoir des doutes sur l'articulation de Sumir, parce que l'expression assyrienne ne nous est transmise par aucune défiguration ? Évidemment non. Avions-nous besoin d'une transcription hébraïque pour avoir la certitude du nom d'Accad ? Pas davantage. Ces deux expressions nous offrent autant de certitude dans leur transcription l'une que l'autre, et pour nous donner cette

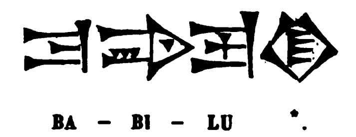
certitude, il suffit de comprendre les exigences et les ressources du système graphique des Assyriens.

Les idéogrammes simples peuvent être formés par des suites de caractères plus nombreuses encore, sans être plus embarrassantes ; il peut être nécessaire de recourir à trois signes idéographiques pour exprimer une idée. Ainsi les inscriptions trilingues nous montrent une suite de trois caractères :



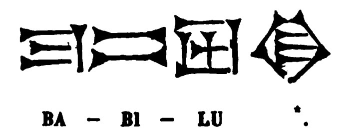
DIN - TIR - KI,

que le perse traduit par ***Babirus;*** c'est le nom de Babylone sous une de ses formes idéographiques. Les monuments de la Chaldée nous en ont fait connaître la forme phonétique. On lit en effet, sur les briques de cette ancienne cité, le groupe phonétique en caractères archaïques :



BA - BI - LU *.

que la transcription moderne ne permet pas de méconnaître. Nous avons en effet, pour cette dernière forme, le groupe



BA - BI - LU *.

On doit bien comprendre maintenant que les idéogrammes simples forment un ensemble qu'on ne peut scinder, et dans cet ensemble, on ne peut donner arbitrairement à un signe

une valeur phonétique, et à l'autre une valeur idéographique, sans arriver aux plus étranges confusions; il faut donc justifier, par les raisons les plus sérieuses, les motifs qui peuvent nous obliger à nous écarter d'une règle qui satisfait aux exigences les plus élémentaires de la logique et de la raison.

§ VI. Jusqu'ici, les difficultés, quelles qu'elles soient, ne présentent que deux alternatives : on rencontre, pour l'expression de la pensée, — un idéogramme — ou sa transcription. Si ces deux formes sont connues, la certitude est complète. Nous allons voir maintenant comment les signes phonétiques ont pu se mêler aux signes idéographiques, pour exprimer une idée et répondre à un développement nécessaire de ce principe graphique.

Quand nous trouvons l'écriture anarienne aux mains des Assyriens, l'hiéroglyphe primitif n'est plus toujours suffisamment compris par lui-même pour exprimer l'idée qu'il représentait à l'origine, et d'un autre côté, le signe phonétique n'a peut-être pas encore assez de puissance pour se passer complètement de l'image; il en résulte un compromis, dans lequel ces deux principes se combinent, pour arriver à exprimer la pensée. L'écriture n'est plus tout-à-fait idéographique, elle n'est pas encore exclusivement phonétique. M. Oppert a, le premier, signalé ce principe, auquel il a donné le nom de *complément phonétique*. Voici en quoi il consiste. Un signe idéographique est susceptible d'éveiller : d'abord, une idée principale, puis les idées qui dérivent de cette idée-mère.

Ainsi le signe 𒌓 a la valeur idéographique de *soleil*, par

suite celle de *soleil levant,* puis celle de *jour*. Ce signe, abandonné à lui-même, n'aurait pas pu exprimer toutes ces nuances, tandis qu'à l'aide des signes phonétiques, qui fournissent un mot pour chaque idée, on les exprime sans confusion. Pour arriver à la même clarté avec le signe idéographique, on le fit suivre de la terminaison syllabique que le mot aurait eue s'il eût été écrit phonétiquement. Nous avons donc encore deux expressions pour la même idée.

1°. EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE COMBINÉE.	2°. EXPRESSION PHONÉTIQUE PURE.
UT - SI,	SA AM - SI (*soleil*).
UT - DU,	SA - DU U (*soleil levant*).
UT - UM,	YU - UM (*jours*).
UT - MI,	YU - MI (*les jours*).

Les textes nous montrent tantôt l'expression idéographique combinée, tantôt l'expression phonétique pure, pour exprimer la même idée. Aussi, avant qu'on ait compris le rôle du complément phonétique, on identifiait syllabiquement les deux groupes, de sorte qu'on était arrivé à donner au signe ,

qui a la valeur syllabique de ***ut***, les valeurs de ***yu***, ***sam***, ***sad***. Mais cette polyphonie apparente s'est évanouie en présence d'un principe dont l'ignorance avait entraîné de si déplorables confusions.

Ce n'est pas, du reste, la seule circonstance dans laquelle les Assyriens ont eu recours à la réunion d'un signe idéographique et d'un signe phonétique, pour écrire leur pensée. Les monogrammes n'expriment, en général, que les idées abstraites, ce qu'on appelle les *racines ;* les dérivés pourront, sans doute, s'exprimer par un ensemble phonétique; mais ils pourront aussi s'exprimer par le monogramme accompagné de la syllabe caractéristique du dérivé. Ainsi les Assyriens forment le substantif concret du substantif abstrait, comme les Hébreux, par la terminaison *out*, représentée par le signe phonétique , dont nous venons de voir les différentes acceptions idéographiques. L'addition de cette syllabe ne change rien aux deux manières de traduire les idées; elle se comporte avec le monogramme comme un complément phonétique.

Ainsi nous avons, idéographiquement :



SARU. *roi ;* SARU UT, *royauté ;*

RABU, *grand ;* RABU UT, *grandeur ;*

de même que nous avons, phonétiquement :

SAR – RU, *roi ;* SAR – RU UT, *royauté ;*

RA - BU, *grand*; RA - BU UT, *grandeur*.

Ces expressions se ramènent donc, quelle que soit l'idée exprimée, à la transcription d'un monogramme dans ses éléments phonétiques.

§ VII. Nous avons insisté sur la lecture des monogrammes et des idéogrammes simples; car c'est là que gît la véritable difficulté les suites idéographiques plus nombreuses ne présentent en réalité que des combinaisons, plus ou moins compliquées, des éléments que nous venons d'analyser, et ces combinaisons se forment suivant une loi dont il est facile de suivre les développements.

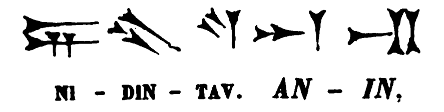
Un grand nombre de noms propres assyriens résultent, en effet, de la combinaison de deux idées simples. ***Grandeur de Dieu, Gloire de Dieu, Don de Dieu*** sont des noms qui furent aussi communs chez les Assyriens que ceux de ***Natanael***, ***Théodose***, ***Adéodate***, ***Dieudonné***, etc., le furent chez tous les autres peuples. Ces noms se forment évidemment de deux éléments. Lorsque les Assyriens veulent exprimer un nom de cette nature, ils peuvent écrire l'ensemble idéographiquement ou syllabiquement, ce qui donne deux combinaisons, et comme chacune de ces idées peut être rendue indépendamment l'une de l'autre par son idéogramme ou par sa transcription, il s'ensuit que le même nom pourra être écrit encore de deux manières différentes. Nous aurons donc, pour un nom quelconque de cette catégorie, quatre formules que nous pourrons représenter ainsi :

V. g. : *Don de Dieu.*

1er. Élément.		2e. Élément.
1°. *EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE*	—	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
2°. *EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE*	—	EXPRESSION PHONÉTIQUE.
3°. EXPRESSION PHONÉTIQUE	—	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
4°. EXPRESSION PHONÉTIQUE	—	EXPRESSION PHONETIQUE.

Il n'y a pas d'autre combinaison possible : chaque élément idéographique pouvant toutefois varier suivant les principes que nous avons exposés plus haut, mais aboutissant toujours à une transcription en caractères phonétiques, exprimée par des syllabes simples qui donnent l'articulation du nom cherché. Il est bien rare, sans doute, que les inscriptions fournissent toutes les formes que produit ce tableau. Mais, pour que la certitude de l'articulation phonétique soit complète, on comprend aisément qu'il suffit que chaque élément soit connu sous ses deux formes. Appliquons d'abord ce principe aux noms assyriens qui nous sont fournis par les inscriptions trilingues. Le nom de *Nidintabel,* qui nous présentait une forme si inexplicable au premier abord, va nous donner la confirmation des principes que nous venons de poser ici.

Il s'agit, en effet, de justifier la valeur du groupe



NI - DIN - TAV. *AN - IN,*

qui correspond au perse *Nadintabaira,* et que nous traduisons par *Nidintabel,* en tenant compte de l'absence de la lettre ל dans les langues ariennes.

Le nom de cet insurgé babylonien, vaincu par Darius, nous

est connu par l'inscription de Bisitoun. Il y est écrit sept fois : six fois de la même manière (lignes 31, 34, 37, 38, 39, 91), et une fois dans l'inscription détachée n°. 3, où alors le signe est remplacé par le signe . Cette variante ne donne que la certitude de la valeur composée du premier signe. Dès-lors ce nom ne présente pas de moyens de solution par lui-même pour son ensemble ; mais l'étude des textes va nous en fournir suffisamment pour arriver à ce résultat.

Les trois premiers signes, qui répondent à l'articulation perse, nous présentent un élément facile à séparer. *Nidintav* est une forme bien connue du verbe assyrien *nadan* (en hébreu נתן, *donner)*, et dès-lors c'est une expression phonétique qui satisfait à la fois l'exigence de la transcription perse et l'exigence du sémitisme de la langue assyrienne. Il y a plus, nous connaissons le monogramme qui exprime cette idée ; c'est le signe , il a en effet la valeur phonétique de *si* et la valeur idéographique de *nadan (donner)*; mais ce signe se prête à toutes les transformations de la racine. Dès-lors, si nous voulons exprimer la même forme verbale que celle qui est comprise dans le nom que nous analysons, il faudra lui donner le complément phonétique qui la caractérise. Nous aurons donc, pour ce premier élément, les deux formes suivantes :

EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.		EXPRESSION PHONÉTIQUE.
SI - TAV.	=	NI - DIN - TAV *(don de)*.

Les deux derniers signes que le texte original nous présente,

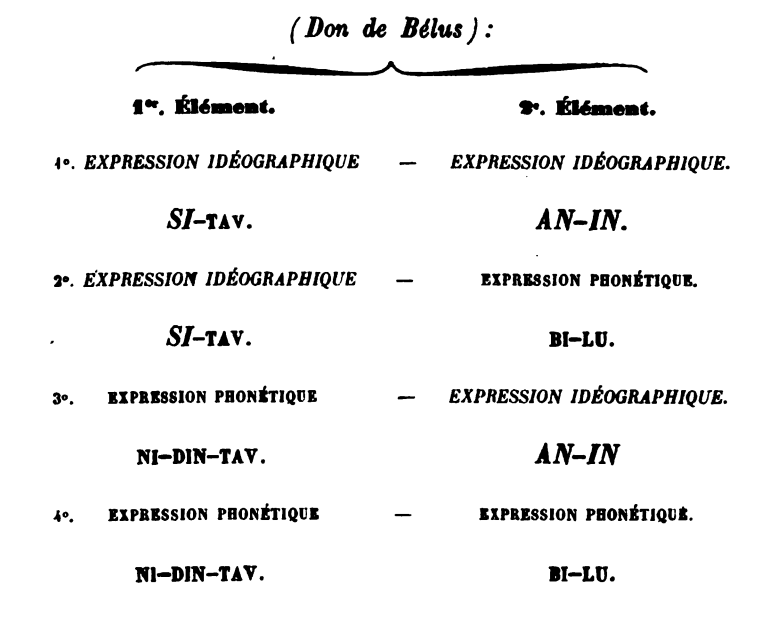
sous la forme contractée [cuneiform], ne répondent en rien à l'articulation que la transcription perse permet d'espérer. C'est donc un groupe idéographique dont il faut chercher l'articulation. Nous avons déjà signalé des expressions de cette nature. ***AN-IN*** est en effet une expression idéographique de la forme de ***AN-PA***, ***AN-IS***, etc. Cet idéogramme représente une divinité dont le nom nous est également connu sous sa forme phonétique; car nous avons, pour le nom de cette divinité, les deux formes :

EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.		EXPRESSION PHONÉTIQUE.
[cuneiform]	=	[cuneiform]
AN - IN.		BI - I - LU *(bel).*

Le groupe ***AN-IN*** représente en effet le dieu ***Bilou***, le Bélus des anciens, le בל ou בעל de la Bible. Nous connaissons donc encore ce second élément sous ses deux formes: la transcription phonétique de l'élément idéographique du nom de Bisitoun nous l'a mis en harmonie avec la transcription perse, et nous a donné la signification de ce nom. Nous avons donc la certitude que ***Nidintabaira*** se prononce en assyrien ***Nitintabilu***, et veut dire ***Don de Bélus***.

Bien que le texte de Bisitoun ne nous donne qu'une des formes que ce nom pouvait offrir, il nous est facile de reconstruire les trois autres, et de satisfaire ainsi à l'exigence des formules que nous avons indiquées pour un nom de deux éléments.

Nous aurions en effet, pour les quatre manières d'écrire le nom de ***Nidintabel:***



(Don de Bélus) :

	1er. Élément.		2e. Élément.
1°.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE*	—	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
	SI-TAV.		*AN-IN.*
2°.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE*	—	EXPRESSION PHONÉTIQUE.
	SI-TAV.		BI-LU.
3°.	EXPRESSION PHONÉTIQUE	—	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
	NI-DIN-TAV.		*AN-IN*
4°.	EXPRESSION PHONÉTIQUE	—	EXPRESSION PHONÉTIQUE.
	NI-DIN-TAV.		BI-LU.

Tel est le mécanisme graphique d'un nom assyrien composé de deux éléments. Quelques exemples suffiront pour nous convaincre qu'on peut généraliser ces principes, et que, si nous avons été jusqu'ici guidés par le texte arien, par les défigurations bibliques, ainsi que par le sémitisme des formes, il nous est déjà facile de comprendre que le contrôle de ces moyens pourrait maintenant nous faire défaut sans ébranler notre certitude.

La Bible nous a conservé le nom d'un roi de la Chaldée, qui peut nous donner la contre-épreuve de la théorie que nous venons de développer, c'est celui de *Baladan*. Il se compose, en effet, des mêmes éléments que le nom de Nidintabel ; seulement les éléments sont renversés. Une tablette babylonienne, publiée par Grotefend, nous montre ainsi une des formes de ce nom :

AN - IN (Bel), ID - DAN - NU.

Baladan signifie donc *Bel l'a donné.*

On sait que ce roi, qui s'est ligué avec Ézéchias contre les rois de Ninive, est le père de *Mérodach-Baladan.* Mais, malgré le rapport que les transcriptions hébraïques semblent établir entre le nom du père et celui du fils, nous devons faire remarquer que leur forme assyrienne présente des composés différents qui ne permettent pas de les assimiler.

Le nom de Nabonide nous offre une grande facilité d'analyse. En effet, les textes trilingues nous ont fourni la certitude de la présence de ce nom dans le groupe idéographique

AN - PA . I,

D'un autre côté, les inscriptions unilingues de Babylone nous ont présenté le groupe phonétique

NA - BI UV . NA ' ID,

dans lequel il était facile de reconnaître le nom du même personnage. Nous avons donc ainsi les deux formes de chaque élément, et par conséquent les deux formes du même nom.

Le premier élément, *AN-PA* ou NABIUV, nous est suffisamment connu et n'a plus rien qui doive nous surprendre; il est inutile d'y revenir ici.

Le second élément offre plus de difficulté: la forme idéographique *I* est traduite par le groupe phonétique *Nahid.* Ce mot *Nahid* provient d'une racine assyrienne, *Nahad,* qui a beaucoup de dérivés. C'est une des épithètes les plus fréquentes que se

donnent quelques rois de Babylone et de Ninive ; je n'ose affirmer qu'elle signifie rigoureusement *majestueux*, mais elle doit répondre à une idée analogue. Dans tous les cas, ce qu'il y a de positif, c'est que l'idéogramme *I* est traduit par la suite phonétique *Nahid*. Nous ne pouvons dès-lors avoir aucune incertitude sur l'articulation assyrienne du nom de Nabonide.

Ce nom forme, dans notre démonstration, une liaison naturelle entre les noms des inscriptions trilingues et ceux des inscriptions unilingues de Babylone. La forme idéographique nous est garantie par la traduction perse des premières, et la forme phonétique se présente comme une transcription nécessaire dans les secondes. Poursuivons donc, sur ces dernières inscriptions, l'application de nos principes.

Le nom d'un des derniers rois de Babylone a donné lieu à différentes interprétations, sans qu'on ait pu déterminer jusqu'ici sa véritable articulation. Si nous ne sommes pas plus heureux que nos devanciers, au moins nous ne quitterons pas ce nom sans être convaincu que l'obstacle qui nous arrête est tout-à-fait accidentel et peut être surmonté un jour ou un autre. M. Oppert nomme ce roi Nabou-imtouk, il est représenté par le groupe

AN - *AK* . *IM* - *TUK* (ou, IM-TUK).

Il est facile de voir, au premier coup-d'œil, que les deux premiers signes répondent à l'idée de *Nabou;* ils n'offrent donc pas de difficulté. Mais sir H. Rawlinson estime que le second élément *IM-TUK* pourrait bien être l'expression idéographique d'un objet dont le nom serait *nit*, et dès-lors ce roi serait *Nabonit*, c'est-à-dire le même que celui que nous nommons *Nabonide*.

Les raisons que le savant anglais apporte à l'appui de sa conjecture sont assez sérieuses, historiquement parlant. M. Oppert est en effet obligé, pour introduire dans une période de l'histoire de Babylone déja assez connue, un règne de plus de quinze années, de déranger considérablement les calculs chronologiques que l'on a faits sur des bases sérieuses et corroborées par les données que nous possédons. En attendant, ce roi reste innommé ou, comme on dirait de l'autre côté du détroit, on ne lui a donné un nom que pour les besoins de l'identification. Examinons donc la nature de l'élément qui nous arrête.

Le groupe doit être un élément phonétique ou un élément idéographique. — Si c'est un élément phonétique, sa lecture est assurée ;— si c'est un élément idéographique, il faut en chercher la transcription. Or, quels sont les renseignements que nous pouvons fournir sur ce groupe ? Cet élément est assez fréquent sur un genre de documents, dont je ne me dissimule pas toutefois les difficultés d'interprétation à cause de la brièveté des textes, je veux parler des cylindres gravés en pierre dure.

Le groupe ***IM-TUK*** figure d'abord, comme second élément d'un nom de femme (?), à la première ligne de l'inscription d'un cylindre publié par F. Lajard, dans les planches qui devaient accompagner son mémoire sur le culte de Mithra (pl. LVIII, n°. 8).

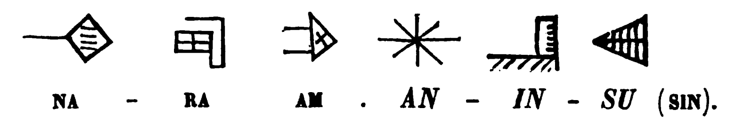
Il figure, comme le nom d'une divinité ou comme son attribut, à la quatrième ligne d'un cylindre de calcédoine blonde du Musée britannique, publié dans la même collection (pl. LVIII, n°. 2).

Enfin, et ceci va nous prouver que les deux signes forment bien un idéogramme, ils figurent à la quatrième ligne de l'inscription d'un cylindre de la même publication, avec une variante précieuse (pl. XXXVI, n°. 12). L'idée, quelle qu'elle soit, exprimée

par les deux signes, est souvent accompagnée d'une désinence *IM-TUK-SU*. Cette désinence est le suffixe de la 3e. personne. Or, l'idée est au pluriel ou au superlatif, et cet état est indiqué par la répétition de l'idéogramme *IM-TUK, IM-TUK-SU:* de sorte que le suffixe frappe l'ensemble, sans que la modification vocale ait d'influence sur les formes graphiques.

Il me paraît donc évident que l'expression *IM-TUK* ne doit pas être lue phonétiquement, mais qu'elle doit recevoir l'articulation que sa transcription nous fera connaître. L'hypothèse du colonel Rawlinson est peut-être fondée; mais jusqu'ici cette transcription n'a pas été rencontrée. Toutefois, la fréquence de ce groupe et sa présence dans le corps de plusieurs noms propres rendent inévitable la rencontre de l'expression phonétique de la même idée, et nous assurent la possibilité de trouver ainsi sa transcription. Il faut bien remarquer que la transcription hébraïque ne nous fait peut-être pas défaut; seulement le moyen d'assimilation nous manque. C'est donc dans les textes mêmes qu'il faut maintenant chercher les moyens d'appuyer cette lecture assyrienne, et non pas dans les transcriptions étrangères.

Si nous avons tant de peine à lire le nom d'un des derniers rois de Babylone, dont la forme phonétique assyrienne nous est peut-être conservée dans les textes hébraïques, nous n'en avons aucune pour lire celui d'un des plus anciens rois qui soit parvenu jusqu'à nous, et dont la lecture ne nous est corroborée par aucune transcription étrangère. M. Oppert, qui nous a fait connaître ce nom, n'a éprouvé aucune difficulté à le lire sous la forme hiératique qu'il nous a transmise ainsi :



Ce nom, du reste, nous est transmis dans sa forme moderne par les inscriptions de Nabouimtouk; mais, si l'on a pu contester la lecture du nom de Nabouimtouk, celle du nom de Naramsin a été généralement acceptée et n'a pas varié.

Le premier élément *Naram* est une expression phonétique assez fréquente dans les inscriptions de Babylone; la grande inscription de Londres nous la montre plusieurs fois dans les passages suivants: *Naram Nabiuv:* celui qui honore Nébo (col. 1, lig. 6); *Naram sarutiya:* celui qui honore ma royauté (col. 1, lig. 34). Il nous manque, il est vrai, l'expression idéographique de cette même idée; mais cette expression est superflue pour avoir la certitude de la prononciation.

Le second élément *AN-IN-SU* est une expression idéographique, dont nous connaissons la transcription. *AN-IN* seul désigne *le dieu Bilou*, mais Bélus est encore, à ce qu'il paraît, un nom générique d'un certain ordre de divinités, et le Bélus particulier, caractérisé par le monogramme , exprime le dieu Sin (Σὶν τὴν σελήνην καλοῦσιν οἱ Βαϐυλώνιοι), qui s'écrit également par un autre idéogramme , dont M. Botta *(Mémoire sur l'écriture assyrienne*, p. 123, n°. 83), avait, depuis long-temps, signalé l'équivalence. C'est le *dieu Lunus*, le *dieu des mois*, le *dieu Trente;* mais sous ces différents noms, c'est toujours la même divinité, dont l'expression phonétique *Ilou-Si-in* est donnée par les textes.

Le nom de *Naramsin* nous est donc connu dans son expression phonétique, indépendamment de toute transcription étrangère, et il signifie *Adorateur du dieu Sin.*

Nous sommes déjà bien loin de nos premiers guides, puisque

nous lisons des noms propres en-dehors des inscriptions trilingues, en-dehors des défigurations étrangères. Aussi il nous semble que nous devons avoir assez de confiance dans les principes que nous avons posés pour aborder les inscriptions des cylindres assyriens ; nous pouvons en effet commencer à épeler quelques-uns des noms dont ils portent l'empreinte, et essayer de les arracher à vingt siècles d'oubli.

Ces monuments sont, en général, de véritables cachets dont on trouve quelquefois l'empreinte sur des briques. La grande difficulté que les légendes dont ils sont ornés présente à la lecture consiste dans la brièveté de l'inscription, parce qu'elle n'offre le plus souvent que quelques lignes de caractères.

On sait que les inscriptions de trois lignes contiennent, en général, la formule suivante : — *un* tel, — *fils* d'un tel, — *serviteur* de telle divinité.

La première ligne indique le nom du personnage.

La seconde ligne commence par le signe [cuneiform sign], *fils de* ou [cuneiform sign] *fille de* (F. Lajard, pl. LIV, A, n°. 6) ; puis vient le nom du personnage.

La troisième ligne commence par le signe [cuneiform sign], qui exprime idéographiquement l'idée traduite par le mot *zikaru, zikir, serviteur ;* puis vient le nom de la divinité. Voici, du reste, quelques exemples qui vont nous faire comprendre le genre d'inscriptions qu'il nous faut traduire maintenant.

C'est d'abord l'inscription gravée sur un cylindre d'hématite, du Musée britannique, que nous reproduisons d'après Félix Lajard (pl. XVIII, n°. 5). Elle contient, en effet, trois lignes d'écriture en caractères archaïques :



La première ligne, que nous transcrivons en caractères modernes,

RA - BU - UT. *AN - IN - SU* (SIN),

contient une expression dans laquelle nous trouvons deux éléments parfaitement connus sous les deux formes qu'ils comportent, et que nous pouvons traduire avec la plus grande facilité par ***Grandeur de Sin,*** en conservant à ce nom l'articulation de ***Rabout-Sin*** (Voyez ***supra,*** p. 32 et 41).

La seconde ligne,

PAL . RI - MI - TI . *AN - IN - SU* (SIN),

présente un composé du nom de la même divinité avec un autre attribut, que nous pouvons rattacher à la racine רמם *(altus,*

excelsus fuit). Nous aurons pour lecture ***Rimiti-Sin,*** et pour traduction ***Élévation de Sin.***

La troisième ligne,

ZIKIR . *AN* - *IM* *(Ilu-Ao),*

n'offre pas de difficulté: elle se traduit aisément ***adorateur du dieu Ao*** *(* Voyez *supra*, p. 25).

La lecture de ces textes offre des difficultés assez sérieuses pour que l'erreur soit possible; aussi je n'hésite pas à revenir sur la traduction d'un monument de ce genre, que j'ai publié dans mon Exposé (p. 163), d'autant plus que si je corrige un fait, c'est pour mettre à sa place un principe que mon erreur première fera peut-être mieux comprendre encore.

Voici le monument : c'est un cylindre de la collection Ousley, publié par Münter, et reproduit par Félix Lajard (pl. XXXVIII, n°. 2).



La première ligne,

NI NI TU RAM,

contient un nom qui présente tous les caractères d'une tran-

scription phonétique ; mais qui, d'ailleurs, n'offre encore aucun moyen de contrôle ; nous ne pouvons donc que maintenir notre première lecture.

La seconde ligne seule mérite une observation :

Nous la lisons : PAL . IB - BA . *AN* - *IM* (*Ilu-Ao*),
au lieu de : PAL . DAR BA AN IM, comme nous la lisions dans notre premier essai.

Chacun des caractères a sans doute la valeur que nous lui avions attribuée ; mais nous avions distribué ces valeurs avant d'avoir découvert les principes que nous venons d'exposer, et nous avions confondu le rôle phonétique et le rôle idéographique des signes.

Le signe , dont la forme moderne est , a les deux valeurs de *ib* et de *dar ;* mais *ib* ou *ip* est la valeur syllabique de ce signe, tandis que *dar* est une valeur idéographique ; or, il ne faut pas donner au hasard l'une ou l'autre de ces valeurs au signe qui nous occupe. Laissons de côté, pour un instant, les deux derniers signes *AN-IM,* dans lesquels nous reconnaissons déjà le nom d'une divinité, du dieu *Ao.* Si les deux premiers signes forment un idéogramme, ou si le premier seul est un monogramme accompagné de son complément phonétique, il faut chercher l'expression phonétique de la même idée dans une transcription que le monument ne nous fait pas connaître. Mais si le groupe est phonétique, les deux signes doivent être pris avec leur valeur syllabique, et ils offriront peut-être une combinaison que le génie de la langue assyrienne pourrait accepter. Ces deux signes nous donnent la valeur phonétique de IBBA ;

mais alors *ibba* est une forme très-assyrienne d'un verbe, dont les inscriptions trilingues nous ont donné la signification ; il veut dire *faire* ou *créer*.

Nous aurons donc, en le réunissant à la transcription du dernier élément idéographique, *Ibba-Ao*, c'est-à-dire *Créature d'Ao*.

La dernière ligne n'offre aucune difficulté, c'est la formule que nous connaissons déjà :

ZIKIR. *AN* - *IM* (*Ilu-Ao*),

c'est-à-dire *serviteur du dieu Ao*.

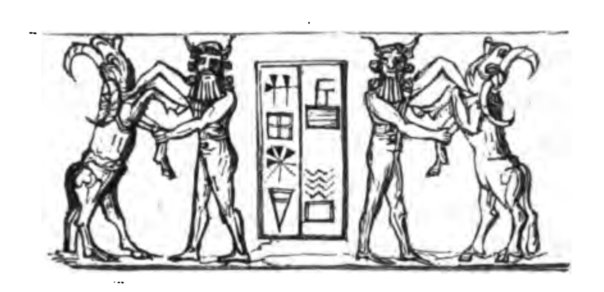
Un cylindre d'hématite, encore inédit, de la Bibliothèque impériale (nº. 846 du catalogue), porte un nom qui offre un composé analogue à celui d'*Ibba-Ao*. Nous lisons, en effet, à la première ligne, les caractères suivants :

I - BI. *AN* - *UT* (SAMAS),

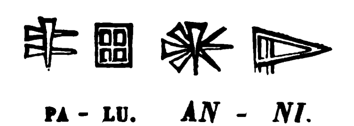
que nous pouvons lire phonétiquement *Ibi-Samas*, et traduire par *Créature du Soleil* (Voyez *supra*, p. 25 et 45).

La plupart de ces monuments sont d'une grande beauté, et, si l'on en juge seulement par le travail de la gravure, on comprend déjà qu'ils ne peuvent avoir appartenu qu'à des personnages de distinction. Les *Rois*, d'abord, avaient leur cachet, comme l'usage traditionnel s'en est conservé en Orient. On a retrouvé ceux de Darius, de Sennachérib et d'autres rois plus anciens encore. Les cachets dont je viens de citer les légendes me paraissent avoir appartenu à des *Prêtres* qui remplissaient une fonction importante dans le temple de la divinité dont ils se

disaient les *serviteurs*. Quelques-uns ont appartenu à des *Satrapes ;* on lit ordinairement leur qualité à la seconde ligne de l'inscription. Je dois à l'obligeance de M. de Saulcy la connaissance d'un beau cachet de jaspe rouge de cette catégorie. Il porte une légende en caractères archaïques de Babylone, qui peut s'expliquer ainsi :



La première ligne présente un nom de deux éléments facile à décomposer :



Le premier élément *Palu* est un élément phonétique, dont la signification est assurée par les inscriptions qui donnent tantôt le monogramme , et tantôt la transcription. L'objet ainsi désigné est un emblème de la royauté, qui est nommé à côté du *sceptre* et du *trône*. M. Oppert (*Mésop.*, II, p. 293), n'hésite pas à y voir l'arabe فلوع, qui veut dire *glaive*. Nabuchodonosor demande, pour lui et sa postérité, *la stabilité du trône et la puissance du glaive (Pali).— Le Dieu suprême de Ninive,* disent les inscriptions de Khorsabad, *donne la puissance au glaive (Pali)*

des rois qui l'adorent. — Le second élément est un idéogramme dans le genre de *AN-PA*, *AN-IS*, etc. La transcription syllabique nous a fait connaître le nom de cette divinité, c'est le dieu *Anu*, l'Oannes de Bérose (Voyez *supra*, p. 25). — Les deux éléments qui composent ce nom sont donc connus sous leurs deux formes. Nous ne pouvons donc pas hésiter à les prononcer *Palu-Ani*, et à les traduire par ces mots : *Glaive d'Anu*.

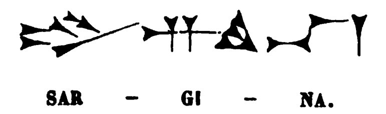
La seconde ligne présente la qualité du personnage :



TIP - SAR.

c'est l'hébreu טפסר, qui signifie littéralement *Satrape*. On trouve ce titre sur un certain nombre de cachets, qui ont été reproduits par Félix Lajard (v. g. : pl. XXV, n°. 2, et pl. XXXV, n°. 11). On le trouve également sur un beau cylindre babylonien, publié par Layard (*Niniveh and Babylon*, p. 538).

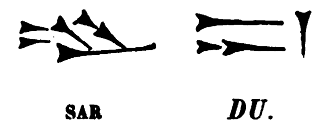
Le premier nom royal que les textes unilingues ont offert aux études est celui de *Sargon*. Sa répétition fréquente sur les murs du palais de Khorsabad attira immédiatement l'attention. Il se compose de deux éléments, qui furent successivement ramenés aux deux formes qu'ils pouvaient comporter. Mais ce qui égara pendant quelque temps les recherches, c'est que ce nom commence par l'idéogramme royal : on devait, en effet, le lire :



SAR - GI - NA.

M. Löwenstern ne crut pas pouvoir réunir l'élément phoné-

tique à l'idéogramme royal, et il chercha le nom de ce monarque dans les deux derniers caractères seulement. C'est M. de Longpérier qui, en réunissant ces deux éléments, en a trouvé la véritable articulation. — Le premier élément est, en effet, l'idéogramme royal dont nous connaissons déjà les deux formes ; il n'est jamais écrit phonétiquement dans ce nom. — Le second élément présente quelquefois la forme idéographique, de sorte que nous avons encore, pour le nom de ce roi, le groupe suivant :

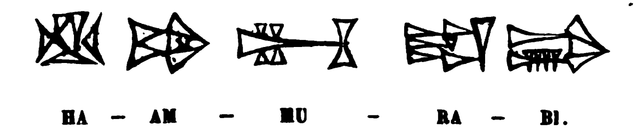


Ce nom est donc connu sous toutes ses formes, et la certitude de son articulation phonétique a permis de l'identifier avec le Sargon de la Bible, dont le nom, סרגון, se trouvait cité une fois seulement au chap. xx, ℣ 1, d'Isaïe. On sait aujourd'hui que c'est ce roi qui a bâti le palais de Khorsabad, et il y a laissé les nombreuses inscriptions qui nous font connaître son histoire : de sorte que nous avons maintenant plus de documents sur son règne, si long-temps oublié, que nous n'en possédons sur certains rois du moyen-âge, ou sur quelques empereurs du Bas-Empire.

Nous avons touché aux difficultés les plus sérieuses qui pouvaient embarrasser la lecture des textes assyriens, et nous sommes parvenu à lire des monuments qui appartiennent aux époques les plus diverses de l'histoire d'Assyrie, depuis les derniers rois de Babylone, jusqu'aux règnes qui remontent à une époque où la chronologie n'est pas encore fixée. Aussi nous ne quitterons

pas ces plages lointaines sans jeter un coup-d'œil sur un des monuments les plus anciens que nous aient légués ces âges. C'est une tablette du musée du Louvre, qui porte une inscription de 62 lignes d'écriture en caractères archaïques babyloniens.

La première ligne du *recto* contient le nom royal : nous le reproduisons ici, en conservant aux caractères le style de l'original :



HA — AM — MU — RA — BI.

La transcription phonétique nous donne un nom que nous lisons *Hammourabi;* mais sommes-nous sûr de cette articulation phonétique? N'est-ce point une suite idéographique, et par conséquent ne doit-on pas renoncer à connaître la véritable articulation du nom de ce roi jusqu'à ce que nous en ayons trouvé la transcription ?— Le nom de Hammourabi est répété trois fois dans l'inscription (au *recto*, lig. 1 et 17, au *verso*, lig. 12) sans variantes. Les autres documents ninivites ou babyloniens ne nous l'ont pas encore fait connaître ; c'est donc dans le nom même que nous devons puiser nos renseignements. — Je n'hésite pas à y voir une suite phonétique qui répond à un nom de deux éléments : — le premier élément, *Hammou,* est une forme phonétique qui révèle une racine sémitique que nous retrouvons dans la composition de certains noms bibliques, tels que *Hamouel*, *Hamoutal*, etc.; la forme idéographique est inutile pour arriver à l'articulation phonétique de l'ensemble ; nous n'avons donc pas à nous en préoccuper ;— le second élément nous est connu sous ses deux

formes ; c'est le qualificatif רב, *grand*, dont nous connaissons tous les dérivés. Il ne peut donc y avoir de doute sur l'articulation phonétique du nom de cet ancien roi de Babylone, et nous pourrons bientôt lire, avec la même certitude, les trop courts renseignements qu'il nous donne sur son règne.

§ VIII. Il nous faut revenir encore une fois aux inscriptions trilingues. Mais si nous sommes bien pénétrés de la manière dont les Assyriens formaient un nom propre composé de deux idées simples, qui peuvent être exprimées indépendamment l'une de l'autre, idéographiquement ou syllabiquement, nous n'éprouverons aucune difficulté pour comprendre l'agencement d'un idéogramme complexe formé d'un plus grand nombre d'éléments. Il pouvait, en effet, être nécessaire de réunir trois idées simples pour exprimer un nom propre : *Nabo protége mon fils*, *Assur a donné un fils*, sont des expressions qui représentent une appellation nominale dont nous allons maintenant examiner les formes graphiques.

Ces noms se composent de trois idées, et par conséquent de trois éléments. L'ensemble peut d'abord être rendu idéographiquement ou syllabiquement : de là deux manières bien distinctes. Puis, comme chacun des éléments est indépendant l'un de l'autre, il s'ensuit que ces noms présenteront un mélange de caractères idéographiques et phonétiques, qui variera suivant la combinaison des éléments.

Au surplus, ces combinaisons ne sont pas indéterminées ; il n'y en a que huit *possibles* qui répondent aux huit formules que nous pouvons représenter ainsi :

V. g.: *Nabo protége ma race.*

	1er. Élément.	2e. Élément.	3e. Élément.
1°.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
2°.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	EXPRESSION PHONÉTIQUE.
3°.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
4°.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.
5°.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
6°.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*	EXPRESSION PHONÉTIQUE.
7°.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	*EXPRESSION IDÉOGRAPHIQUE.*
8°.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.	EXPRESSION PHONÉTIQUE.

Ces combinaisons sont mathématiquement déterminées, et avec une précision dont tout le monde, du reste, peut vérifier l'exactitude. Un nom composé de trois éléments devra donc nécessairement représenter une de ces formes ; mais on comprend aussi qu'il n'est pas nécessaire que ces huit formes se trouvent dans les inscriptions pour avoir la certitude de l'articulation phonétique d'un nom assyrien composé de trois éléments ; il suffit que la décomposition de chacun d'eux, pris isolément, soit connue pour avoir toute certitude sur l'ensemble. Nous sommes donc encore ramenés à la transcription d'un monogramme, ou d'un idéogramme simple, dans ses éléments phonétiques.

Voyons d'abord ce qui nous est révélé par l'analyse d'un nom de cette catégorie, dont les inscriptions trilingues nous ont donné la forme idéographique, et les inscriptions unilingues la transcription. Le nom de Nabuchodonosor est rendu, sur le rocher de Bisitoun, par trois groupes idéographiques :

AN - PA . SA - DU . SIS.

Le texte perse a pu seul nous donner, à l'origine, quelques indications sur un nom qui se cachait sous une forme aussi bizarre.

Nous découvrons déjà comment le premier élément peut s'identifier avec l'articulation véritable de ce nom; nous savons aussi que ce même idéogramme avait un correspondant, et dès-lors nous ne serons pas surpris de retrouver le même nom dans l'idéogramme complexe des inscriptions unilingues :

AN - AK . SA - DU . SIS.

Mais les textes babyloniens nous donnent le nom du destructeur de Jérusalem en toutes lettres. Nous lisons en effet, sur plusieurs documents qui nous viennent du même lieu, le groupe

NA - BI - UV . KU - DU - UR - RI . U - SU - UR.

La comparaison de ces deux expressions nous donne la certitude complète de l'articulation phonétique de chacun des éléments de ce nom; aussi, nous lirons sans peine les différentes formes qu'il affecte, et que nous pouvons représenter ainsi :

NABUCUDURIUSUR,

Nabu protége ma race.

1er. Élément.		2e. Élément.		3e. Élément.
1°. *AN-AK*	.	*SA-DU*	.	*SIS.*
2°. *AN-AK*	.	*SA-DU*	.	U-SUR.
3°. *AN-AK*	.	CU-DUR-RI	.	*SIS.*
4°. *AN-AK*	.	CU-DUR-RI	.	U-SUR.
5°. NA-BI-UV	.	*SA-DU*	.	*SIS.*
6°. NA-BI-UV	.	*SA-DU*	.	U-SUR.
7°. NA-BI-UV	.	CU-DUR-RI	.	*SIS.*
8°. NA-BI-UV	.	CU-DUR-RI		U-SUR.

Nous comprenons, toutefois, que si toutes ces formes sont possibles, elles ne sont pas toutes nécessaires. Quelques-unes ont été d'un emploi fort restreint, tandis que d'autres se rencontrent plus fréquemment dans les textes; ainsi, la 5e. et la 6e. sont très-rares, tandis que la 4e. est pour ainsi dire constamment employée.

Le premier élément nous est déjà familier, nous le connaissons sous ses deux formes (Voyez *suprà*, p. 23 et 24):

[cunéiformes] ou [cunéiformes]

AN - PA *AN - AK*;

c'est toujours [cunéiformes]

NA - BU - U.

Seulement nous devons remarquer ici que, quand Nabuchodonosor

écrit lui-même son nom, il ne se sert jamais de l'idéogramme *AN-PA*, tandis qu'au contraire il emploie toujours l'idéogramme *AN-AK*.

Le second élément nous est connu sous ses deux formes assyriennes; il est bien certain en effet que le groupe

SA - DU,

est une expression idéographique, dont le groupe

CU - DUR - RI

est la transcription phonétique. Mais, ce qui est moins certain, c'est la signification de cet élément. On peut présumer qu'il répond aux mots *race (?) rejeton (?) famille (?)* etc., ou à tout autre terme analogue; mais jusqu'à ce que la signification en soit assurée par sa présence dans une phrase, dont le sens soit bien positif, il faudra se contenter provisoirement de l'une ou de l'autre de ces interprétations, en la marquant d'un point dubitatif.

Le troisième élément, , n'offre aucune difficulté: l'articulation de l'idéogramme nous est connue par la transcription phonétique

ou

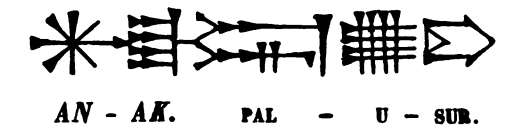
U - SUR, U - SU - UR,

et la signification nous est donnée par les textes trilingues; c'est

l'impératif du verbe נצר, qui veut dire *protéger;* il traduit le perse *patav* dans l'inscription d'Artaxerxès, à Suse, et figure avec cette valeur dans la composition d'un grand nombre de noms propres.

Nous connaissons donc le nom de *Nabuchodonosor* sous toutes ses formes, et nous pouvons le traduire par ces mots : *Nabo protége ma race.*

La transcription perse, si précieuse pour nous guider à l'origine des recherches, va nous abandonner encore, et nous n'en aurons pas moins la certitude de l'articulation assyrienne d'un nom de cette nature. En effet, nous lisons sur les briques de Babylone, à côté du nom de Nabuchodonosor, le nom de son père, qui ne nous est plus connu que par les transcriptions étrangères. Il présente également différentes combinaisons ; nous reproduisons ici, en caractères archaïques, la forme la plus fréquente qu'on trouve sur les briques :



AN - AK. PAL - U - SUR.

Nous connaissons déjà tous les termes qui la composent, excepté le second, que nous n'avons pas rencontré jusqu'ici. Ce signe est un des caractères assyriens les plus connus ; il a constamment la valeur de fils au masculin et se prononce *pal;* c'est l'idéogramme de la filiation qui permute avec le caractère , dont les inscriptions trilingues ont établi le rôle et la signification. Nous pouvons donc donner à ce nom l'articulation

assyrienne qu'il doit avoir, quand même toutes les données historiques ne nous en garantiraient pas l'exactitude, il se prononce *Nabopallassar*, et veut dire *Nabo protége mon fils*.

Le nom suivant ne nous offre qu'un élément inconnu, c'est le premier; les deux derniers nous sont déjà familiers *(supra*, p. 19 et 55):

AN - SAG . SAR . SIS.

AN-SAG est la forme idéographique du dieu Nergal, le *Nirig* des Sabéens (la planète de Mars). Aussi nous lirons, avec ces données, l'ensemble du nom *Nirgal-sarru-ussur*, c'est-à-dire *Nirgal protége le roi*, et nous y verrons le nom *Nériglissor*.

Les briques babyloniennes nons font connaître le nom du père de Nabonide, que nous reproduisons sous sa forme archaïque originelle:



AN - AK . DIN . SU.

Nous y voyons d'abord notre premier élément bien connu, *AN-AK*, c'est *Nabu* (*supra*, p. 24).—Le second élément, d'un seul signe, a la valeur syllabique de *tin* ou *din;* mais sa valeur idéographique est indiquée par le groupe

BA - LA - AT,

qui signifie *race*.—Le troisième élément, d'un seul signe également, a la valeur syllabique de *su;* la valeur idéographique est expliquée par les signes

I - RI - IB,

avec la signification de *augmenter*.— L'ensemble du groupe se doit donc lire ***Nabu-balat-irib,*** c'est-à-dire ***Nabo augmente ma race.***

Ainsi qu'il est facile de le remarquer, à mesure que nous avançons les difficultés s'aplanissent. Aussi, malgré sa forme étrange, le nom de Sennachérib ne nous présentera plus de difficultés sérieuses. Nous savons déjà, ainsi que nous l'avons dit plus haut (*supra*, p. 14), que ce nom doit se trouver dans un groupe que nous lisons :

AN - IS . KUR MIS . SU.

Le premier élément *AN-IS* nous est connu (*supra*, p. 25 et 41), c'est le dieu *Sin :* nous n'avons pas besoin d'y revenir.— Le second est un idéogramme accompagné du signe du pluriel; il permute avec un autre idéogramme , dont les inscriptions trilingues nous ont donné la signification, et qui répond à l'idée de *frère :* il traduit le *brata* des Perses, et se dit en assyrien *ahi*.— Le troisième élément est l'idéogramme du verbe *multiplier, augmenter,* qui se lit *irib,* ainsi que nous venons de le voir dans le nom précédent. Nous avons donc, pour l'expression phonétique de ce nom :

* SI IN . A - HI . I - RI - IB;

c'est-à-dire *Sin-ahi-irib,* ce qui signifie : *Le dieu Sin augmente les frères.*

D'après ce qui précède, nous n'aurons aucune peine à lire le nom suivant, qui ne nous présente qu'un élément inconnu :

AN - SA . AHI . IDDINNA ;

c'est le nom d'*Assaradon*, le plus jeune des fils de Sennachérib. Le premier élément inconnu *AN-SA* est le nom d'une divinité ; c'est le *dieu Assur*, la déification du fondateur du royaume d'Assyrie ; *Assur-ahi-iddinna* signifie : *Assur a donné des frères*.

Le nom de *Sardanapal* est un composé de trois éléments, qui nous sont tous connus maintenant. Mais il se présente sous un grand nombre de formes, qui ont pendant long-temps égaré les lecteurs. Voici une de ses expressions idéographiques :

. *AN - SA . SI -* NA . *PAL ;*

et les signes phonétiques qui les transcrivent toutes :

* A - SUR . ID - DAN - NA . PAL - LA.

Le nom de Sardanapal serait donc à lire : *Assur-iddanna-palla*, et à traduire : *Assur a donné un fils*.

Nous avons vu qu'une même idée pouvait être rendue quelquefois par deux ou plusieurs monogrammes différents ; dès-lors les expressions qui doivent traduire le même nom sont plus multipliées, bien que le nombre des combinaisons, que les différents éléments doivent produire, soit toujours le même. M. Oppert remarque que les Assyriens paraissent avoir tiré parti de ce procédé graphique, pour distinguer les personnages qui ont porté le même nom.

Ainsi, le second élément du nom de Sardanapal peut être exprimé par plusieurs monogrammes différents, par exemple par les signes et qui expriment l'un et l'autre la même idée : les inscriptions trilingues nous ont appris qu'ils traduisent l'un et l'autre le perse *bana* (*bâtir, faire,* ou *donner*).

Le nom de Sardanapal III nous montre, pour second élément idéographique, le signe ; nous avons alors le groupe :

Celui de Sardanapal V nous montre une autre forme et l'emploi de nouveaux idéogrammes. Nous le trouvons, en effet, sous cette expression :



Ces différents groupes expriment tous le même nom, et se traduisent par les mêmes éléments phonétiques; ils justifient ainsi les procédés de déchiffrement que nous venons de poser pour les idéogrammes complexes; aussi nous ne croyons pas devoir insister davantage sur ce point, qui nous semble suffisamment éclairci.

Si le nombre des idées simples, que l'on pourrait grouper pour exprimer un nom propre ou toute autre idée de la même nature, était plus considérable, le nombre des combinaisons *possibles* augmenterait dans une proportion facile à déterminer; toutefois il faudrait toujours en revenir à séparer les éléments, et à les traiter individuellement comme des idéogrammes simples.

Les combinaisons de trois éléments sont, du reste, les plus nombreuses que les textes assyriens nous aient jusqu'ici permis de constater, et elles ont suffi pour nous donner la certitude que les principes que nous avons exposés s'appuyaient sur des observations sérieuses. Aussi, nous n'avons pas l'intention de justifier ici la série des noms qui ont été attribués aux rois de Ninive et de Babylone; il nous suffit d'avoir déterminé les circonstances dans lesquelles la lecture en est possible, et la nature des obstacles que l'on avait à vaincre pour arriver à la certitude de leur articulation.

§ IX. Ce n'est pas assez sans doute, pour lire l'assyrien, d'avoir déterminé la valeur phonétique des signes syllabiques plus ou moins polyphones, ainsi que la valeur des monogrammes et des idéogrammes plus ou moins complexes; il faut encore savoir distinguer, quand on se trouve en présence d'un groupe assyrien, si les signes qui le composent doivent être lus avec leur valeur phonétique ou leur valeur idéographique. Il y a là de graves difficultés que la connaissance des règles qui président à l'agencement des syllabes ou à la formation des idéogrammes saura éclairer; car ces règles ne procèdent pas du même principe, et dès-lors elles doivent apporter dans l'arrangement des signes des combinaisons différentes. Nous indiquerons ici quelques-unes de ces différences.

On peut dire, en général, que les expressions idéographiques ne se contractent pas. Il y a, en effet, une grande différence entre les contractions graphiques, dont les noms de *Bel* et de *Nébo* nous ont donné un exemple dans leurs formes idéographique (*supra*, p. 35 et 54), en nous représentant deux caractères unis sans en altérer les formes, et les contractions phonétiques, qui substituent un caractère nouveau à deux caractères qui disparaissent entièrement (*supra*, p. 6).

Les caractères syllabiques sont soumis aux règles phonétiques qui pèsent sur tous les idiomes du monde. Il y a des articulations qui s'attirent, d'autres qui se repoussent, et sous cette influence, les signes se combinent pour répondre aux exigences de la bouche et de l'oreille. — Les caractères idéographiques, au contraire, s'adressent à un autre organe qui ne subit pas les mêmes influences, l'œil se promène successivement sur ces symboles, qui se juxtaposent et ne se combinent jamais.

Il est assez facile de reconnaître les signes idéographiques isolés ; avec un peu d'habitude des textes, on les détache assez promptement des groupes qui les entourent. D'un autre côté, certains signes, certains groupes ont une valeur idéographique constante, et ne sont jamais employés phonétiquement.

L'orthographe assyrienne vient nous aider à reconnaître les groupes idéographiques qui échappent à son influence. Ainsi, M. Oppert a remarqué que les Assyriens évitent l'hiatus; quand la transcription amène phonétiquement la rencontre de deux syllabes, qui formeraient hiatus, ils interposent un signe , qui emporte avec lui une aspiration légère, de manière à en rompre l'effet :

AN - PA - I

est l'expression idéographique du nom de Nabonide, qui s'écrit phonétiquement :

NA - BI - UV NA ' ID,

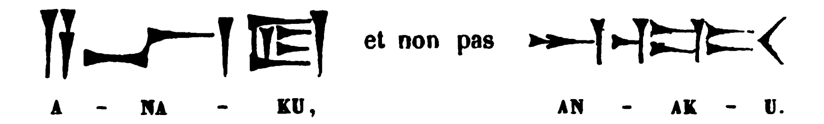
de même que :

HI SI ' AR SI

est l'expression phonétique du nom de Xerxès. Il n'y a d'exception à cette manière d'ortographier les signes, que lorsque les deux syllabes se rencontrent par suite de la construction grammaticale et que l'une d'elles peut se détacher de la racine.

On peut encore être guidé par une règle non moins constante; les Assyriens ne partageaient jamais les mots, de manière à ex-

primer les syllabes médiates par des caractères aux voyelles initiales. Ainsi, pour écrire le pronom de la première personne, qui se dit *Anaku*, ils se servaient des signes représentant les syllabes



Cette dernière forme serait un barbarisme, ou un jeu de mots que les Assyriens n'auraient pu ni prononcer ni comprendre. Toutes les fois donc qu'on rencontre deux ou plusieurs signes formant biatus, ou se succédant avec des voyelles initiales, on est sûr d'être en présence d'un groupe idéographique.

Mais il peut arriver que la juxtaposition des images amène des suites de signes qui ne présentent point d'hiatus, et dans lesquelles les syllabes se succèdent avec des consonnes initiales, la forme idéographique du nom de Nabuchodonosor en est un exemple. A quels symptômes pourrons-nous reconnaître le groupe qui représentera l'articulation phonétique, si nous n'avons pas une transcription étrangère? — Il en existe plusieurs : ainsi, le nom de Nabuchodonosor, dans sa forme idéographique pure, présente déjà deux variations dans le premier élément : si le groupe de Bisitoun n'accuse aucune anomalie dans l'orthographe phonétique, la forme véritablement babylonienne nous donne au contraire un indice certain. — D'un autre côté, les expressions phonétiques de ce nom sont assez nombreuses pour ne pas laisser de prise au doute ; ainsi, les deux derniers éléments sont écrits phonétiquement, tantôt avec des syllabes simples, tantôt avec des syllabes composées ; dès-lors, il n'y a pas à hésiter ; car toutes les fois que la contraction phonétique a lieu, le groupe est phonétique.

Ce principe est général ; les variations phonétiques pouvant

provenir, non-seulement de la contraction de deux syllabes simples, mais encore de causes plus directes, qui affectent l'orthographe du mot. D'un autre côté, les inflexions grammaticales, qui produisent la conversion des voyelles ou le redoublement des consonnes, amènent des variétés d'orthographe dans les groupes phonétiques que les idéogrammes ne subissent pas; et dès-lors, il est plus ou moins facile de reconnaître la nature de ces groupes, suivant leur fréquence ou la position qu'ils occupent dans la phrase.

Au surplus, les difficultés que le système idéographique apporte dans la lecture des textes, comme celles que la polyphonie avait fait naître, embrassent non-seulement les noms propres, mais encore tout le système graphique des Assyriens; elles envahissent toutes les parties du discours. Nous avons vu déjà que les substantifs et les adjectifs forment leurs inflexions à l'aide de signes phonétiques, qui se joignent aussi bien à leur expression phonétique qu'à leur expression idéographique; il en est de même des inflexions verbales et de tous les dérivés des racines sémitiques que l'alphabet particulier à ces langues permet d'écrire par *trois lettres*, et que l'écriture anarienne exprime par des signes syllabiques ou par des monogrammes; les caractéristiques, les formatives, les affixes viennent s'ajouter phonétiquement aux deux combinaisons propres à rendre la même idée, de manière à défigurer, dans certaines circonstances, le caractère sémitique d'un mot assyrien, au point de rendre méconnaissable l'idiome auquel il appartient. Mais nous ne pourrions multiplier les exemples de cette nature et en justifier la valeur, sans entrer dans des développements qui tiennent à la grammaire, et qui nous entraîneraient au-delà des limites dans lesquelles notre question spéciale, la lecture des noms propres, doit se renfermer.

Caen, typ. de A. Hardel.







